

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Bechalah



Au Puits de La Paracha

Bechalah

« Ils eurent foi en Hachem » : la Paracha de la Emouna

Le sujet de la Emouna en Hachem est largement développé dans notre Paracha. Pour commencer, elle relate la traversée de la Mer Rouge à propos de laquelle il est écrit : « Ils eurent foi en Hachem » (14, 31) et où chacun des Bné Israël tendit son doigt en disant *זה קלי ואגוורו* : « Voici mon D. et je L'embellirai » (15, 2). Elle poursuit avec la Paracha de la Manne dans laquelle D. dit aux Bné Israël : « Voici Je vous fais pleuvoir le pain du Ciel » (16, 4). Tous réalisèrent alors que la subsistance et la satisfaction de tous les besoins dépendent d'Hachem et non de l'homme. Et enfin, à la fin de la Paracha est évoquée la guerre contre Amalek, qui introduisit constamment des doutes dans le peuple juif et refroidit sa Emouna. A ce sujet, il est écrit : « Lorsque Moché levait ses mains, Israël était vainqueur (...) » (17, 11) et nos Sages de commenter : « Étaient-ce les mains de Moché qui assuraient la victoire ou qui provoquaient la défaite ? C'est pour t'enseigner qu'à chaque fois que les Bné Israël tournaient leur regard vers En-haut et soumettaient leur cœur à leur Père Céleste, ils étaient vainqueurs. » Cependant, dès qu'ils laissèrent le doute s'infiltrer en demandant : « Est-ce qu'Hachem est parmi nous ou non ? » (17, 7), la conséquence fut immédiate : « Amalek vint faire la guerre contre Israël (...). » (17, 8)

Le Alcheikh (sur notre Paracha 14, 5) rapporte à ce sujet le verset : « Pharaon s'approcha, les Bné Israël levèrent leurs yeux et voici que les Egyptiens les poursuivaient, ils eurent très peur et les Bné Israël crièrent vers Hachem » (14, 10) et le commente de la manière suivante :

« Car le Saint-Béni-Soit-Il n'a d'autre désir que celui de voir les Bné Israël se soumettre à Lui et reconnaître qu'ils ont constamment besoin de Son immense bonté et de Sa miséricorde débordante. Dès l'instant où ils

l'oublièrent, d'emblée : "Voici que les Egyptiens les poursuivaient." C'est pourquoi après qu'il est écrit : "Les Bné Israël sortirent la main haute", ce que le Targoum traduit "l'esprit orgueilleux", D. envoya sur le champ Pharaon, afin de les amener à se soumettre et à reconnaître leur impuissance en l'absence de l'aide divine. Dès qu'ils en prirent conscience, "les Bné Israël crièrent vers Hachem" et au même instant, Il vint les délivrer d'une manière exceptionnelle en bouleversant l'ordre de la nature. Il fendit la mer et la leur fit traverser à pieds secs. »

L'homme ne peut subsister sans Emouna. La Guémara rapporte (Sanhédrine 91b) le verset de notre Paracha (15, 1) : *ואז ישיר*, « c'est alors qu'il chantera » qui est écrit au futur et le commente ainsi : « A partir de là, on apprend de la Torah la résurrection des morts. » (A savoir que dans les temps futurs, après la résurrection des morts, Moché et les Bné Israël entonneront à nouveau ce cantique en l'honneur d'Hachem.) Rabbi Yé'hriel de Kazmir pose la question suivante : pourquoi nos Sages ont-ils déduit précisément la résurrection des morts à partir de ce verset ?

C'est qu'en fait, explique-t-il, à ce moment-là (juste après la traversée de la Mer Rouge, n.d.t), les Bné Israël méritèrent un tel dévoilement de la Présence Divine qu'ils tendirent leur doigt en s'écriant : « Voici mon D. » La plus simple des servantes vit sur la mer ce que le Prophète Ezéchiel Ben Bouzi lui-même ne vit pas. Il en résulta que leur Emouna disparut complètement car la foi concerne les choses que l'on ne peut voir. En revanche, pour quelque chose qui se trouve devant les yeux, il n'est pas question de croyance mais de l'utilisation du sens de la vision. C'est pourquoi, il fallut à ce moment-là éveiller leur foi par celle de la résurrection des morts. Celle-ci ne leur ayant pas encore été dévoilée, ils pouvaient ainsi accomplir cette Mitsva de Emouna à travers elle.

Ce qui précède permet d'expliquer la manière dont les versets se succèdent : « *Le peuple craignit Hachem* », l'intention était de dire que puisqu'ils eurent un tel dévoilement de la Gloire Divine, ils craignirent de ne plus pouvoir accomplir ce qui est écrit immédiatement après : « *Ils eurent foi en Hachem et en Moché son serviteur.* » C'est pourquoi il est dit ensuite : « *C'est alors qu'ils chanteront, Moché et les Bné Israël, ce cantique* », où Hachem leur dévoila le secret de la résurrection des morts afin que leur foi pure puisse encore trouver où s'exercer.

Néanmoins, le Yétser Hara cherche systématiquement à plonger l'homme dans la confusion afin qu'il ne puisse surtout pas voir les "miracles et les prodiges" qui se déroulent sous ses yeux, de peur qu'il ne parvienne grâce à cela à avoir foi dans le Créateur. C'est à ce sujet que Rabbi Boname de Pchis'ha rapporte le verset de notre Paracha : « *Les Egyptiens dirent : 'fuyons les Bné Israël car Hachem livre bataille pour eux contre l'Egypte.'* » (14, 25) On ne peut a priori que s'étonner de la stupidité des Egyptiens. Comment ne craignirent-ils pas de poursuivre à nouveau les Bné Israël après avoir subi les dix plaies et avoir vu comment le Saint-Béni-Soit-Il pouvait modifier les lois de la nature en faveur d'Israël ?

Le Zohar (Bechala'h 46b) dévoile dans quelle mesure les Egyptiens endurcirent leur cœur : même après les dures plaies qui les touchèrent dans leurs corps, dans leur bétail et dans tout ce qu'il possédait, ils invoquèrent le hasard et les perturbations naturelles. Ce ne fut qu'au moment où ils se trouvèrent au milieu de la Mer Rouge qu'ils reconnurent rétroactivement que tout cela provenait d'Hachem. C'est pourquoi ils s'écrièrent : « *Fuyons les Bné Israël car Hachem livre bataille pour eux contre l'Egypte* » en voulant ainsi signifier que déjà en Egypte tout n'était que le dévoilement de la Providence Divine et que déjà alors, ce fut Hachem qui leur livra bataille et non les hasards de la nature (à D. ne plaise).

Cela nous enseigne jusqu'où l'homme doit enraciner en lui la Emouna dans le Créateur. Faute de quoi, même les plus grands miracles ne parviendront pas à influencer ses sentiments.

Le Pné Ména'hem développe la même idée au sujet de Datan et Aviram. Ces derniers éparpillèrent la Manne la nuit de Chabbat afin de confondre Moché Rabbénou après qu'il eut annoncé que la Manne ne tomberait pas pendant Chabbat. Finalement, des oiseaux arrivèrent et mangèrent la Manne ainsi dispersée.

A priori cela demande quelque éclaircissement car la Guémara (Yoma 76a) rapporte que la Manne qui tombait atteignait une hauteur de soixante coudées (environ trente mètres !). Or, il est certain que Datan et Aviram ne possédaient pas autant de Manne à éparpiller autour du camp et il est évident qu'ils n'en dispersèrent qu'un petit peu. Dès lors, comment pouvaient-ils espérer que le peuple prête foi à leurs paroles lorsqu'ils prétendaient que cette Manne était tombée dans la nuit de Chabbat ? Cela pour nous enseigner à nouveau qu'il suffit de n'importe quel prétexte, aussi léger fût-il, pour refroidir entièrement la force de la Emouna !

« Ils eurent foi » : l'importance, la valeur et les propriétés miraculeuses de la Emouna

Nous devons savoir que la valeur de la Emouna est illimitée et même un seul instant de ressenti de celle-ci dans ce monde est extrêmement cher aux yeux du Créateur.

Le Even Ezra à propos du verset : « *Et les Egyptiens sauront que Je suis Hachem* » (14, 4) s'interroge : a priori, on parle ici des Egyptiens qui sont sur le point de se noyer dans la mer. Dès lors, que signifie qu'ils sauront "que Je suis Hachem" ? En fait, explique-t-il, il s'agit à la fois des Egyptiens restés en Egypte que de ceux qui se trouvent dans la mer avant de mourir. Oui, même eux doivent savoir "que Je suis Hachem" durant leurs derniers instants de vie ! Combien le Créateur est prêt à modifier les

lois du Ciel et de la Terre, afin d'enraciner la foi dans ces mécréants pour les quelques instants seulement qu'il leur reste à vivre !

C'est pourquoi la Emouna possède la force de hâter la délivrance d'un homme et de provoquer un déversement d'abondance et de miracles.

Hachem dit à Moché (14, 15) « *Pourquoi cries-tu vers Moi ?* » (Au moment où les Bné Israël se trouvaient face à la mer, poursuivis par les Egyptiens, n.d.t.) Le Or Ha'haïm qualifie cette question d'incompréhensible. Car vers qui peut-on crier sinon vers Hachem, en particulier dans un tel instant de détresse, comme le fit Yona (dans le ventre du poisson, n.d.t) : « *J'ai appelé dans ma détresse* » (Yona 2, 3) ?

La réponse, explique-t-il, est qu'à cet instant, les Bné Israël étaient soumis à un jugement céleste ("tant ceux-là (les Egyptiens) que ceux-là (les Bné Israël) servent les idoles", comme le rapporte le Midrach, Chémot Rabba 21). Ils avaient donc besoin de beaucoup de miséricorde divine. Cependant, même si le Saint-Béni-Soit-Il voulait leur accorder un jugement favorable et accomplir un miracle en leur faveur, ils ne possédaient aucun mérite ni Mitsva pour éveiller cette miséricorde. C'est pourquoi Hachem demanda à Moché : « *Pourquoi cries-tu vers Moi ?* » Il voulut lui suggérer ainsi que cela ne dépendait pas de Lui, étant donné que la "Midat Hadine" (la mesure de rigueur, n.d.t) s'opposait à l'accomplissement d'un miracle, faute de mérites. Dès lors, dit Hachem à Moché, il ne reste qu'une solution : « Parle aux Bné Israël, qu'ils se renforcent dans leur Emouna de tout leur cœur, et qu'ils avancent dans la mer avant qu'elle se fende, en ayant confiance qu'un miracle se produira. Grâce à cela, la mesure de miséricorde aura le dessus, car la Emouna et le Bita'hone sont suffisants pour faire à eux seuls pencher la balance du bon côté ! » Et il en fut ainsi !

On raconte à propos de l'Admour de Lekhovitch qu'on lui amena un jour un juif habitant l'un des villages des alentours qui s'était fracturé très sérieusement la jambe. Le

Rav ordonna qu'on l'allonge sur un lit dans sa chambre. Il entra à son tour et dit au blessé :

« Répète après moi : Atta Guibor Léolam Hachem, Mé'hayé Métim (...) Somekh Nofelim Vé Rofé 'Holim (bénédiction de la Amida : "Tu es puissant pour l'éternité Hachem, ressuscites les morts soutiens ceux qui tombent, guéris les malades") ! »

Il lui demanda ensuite : « Tu crois en tout ça ?

- Oui !, répondit le malade.

- "Celui qui dit des paroles mensongères n'aura pas de place devant Moi", l'apostropha-t-il en citant ce verset. Répète encore une fois : Atta Guibor...! »

Puis, il lui demanda à nouveau : « Tu y crois ?

- Oui ! »

Mais, le Rav le repoussa vigoureusement comme la première fois. Et il répéta la même scène une troisième fois, jusqu'à ce que le malade se mette à crier de toutes ses forces : « Je crois à tout ça, j'y crois ! »

Le Rav lui ordonna sur le champ de descendre du lit. Le « malade » constata soudain que son pied était entièrement guéri ! Afin que le miracle ne s'ébruite pas, le Rav ordonna qu'on le transporte dans une auberge où il devait se reposer encore une journée. On raconta par la suite que ce "repos forcé" lui fut particulièrement difficile, lui qui était entièrement rétabli !

La valeur de la Emouna a déjà fait l'objet du commentaire des Richonim. La Guémara (Brakhot 4b) rapporte : « Qui a droit au monde futur ? C'est celui qui juxtapose la délivrance (du peuple d'Israël au moment de la sortie d'Egypte dans les bénédictions du Chéma, n.d.t) et la prière (la Amida, n.d.t). » Rabbénou Yona (un des Richonim du Moyen-Age, n.d.t) en rapporte une explication au nom de son maître : « C'est parce que lorsqu'il mentionne la délivrance de l'Egypte et qu'il prie juste après, il montre par là qu'il place sa confiance en Hachem en

lui demandant de pourvoir à ses besoins, car celui qui n'a pas foi en Lui ne Lui demande rien. » Et Rabbénou Yona poursuit : « Cela semble être également l'explication du Midrach (Chémot Rabba 23, 2) selon lequel lorsque les Bné Israël virent la main puissante d'Hachem en Egypte, ils se mirent à craindre Hachem et eurent foi en Lui. Et puisqu'il mentionne la même délivrance au cours de laquelle nos pères eurent confiance en Hachem et furent sauvés et se met à prier immédiatement après, il montre qu'il est convaincu que Hachem lui répondra comme Il répondit alors aux Bné Israël. C'est pour cela qu'il mentionne la délivrance et prie tout de suite. Et la confiance en D. est l'essentiel de la crainte et de la foi, c'est pourquoi il mérite grâce à elle le monde futur. »

Il en ressort que grâce au rappel des miracles et des prodiges qui eurent lieu lors de la sortie d'Egypte, la Emouna et le Bita'hone d'un homme grandissent. Dès lors, il aura également davantage confiance dans sa propre délivrance. Et lorsqu'il priera, il sera certain qu'Hachem lui répondra et le comblera de tous les bienfaits du monde.

L'histoire suivante est celle d'un juif du nom d'Israël Nissaneshtrök qui habitait la ville de Brisk. Jadis, c'était un homme très riche qui avait su allier richesse et vie de Torah, jusqu'à ce que la roue de la fortune tourne et qu'il perde tout son argent. Il eut besoin alors de plusieurs milliers de roubles afin de payer ses dettes et d'acheter la marchandise avec laquelle il espérait se relancer dans les affaires et retrouver son niveau de vie antérieur. Il chercha quelqu'un qui soit disposé à accomplir la Mitsva de prêter de l'argent à un nécessiteux, mais sans succès. Aussi, il se mit en route pour Londres où habitait le fameux Baron Anchel Rotschild, décidé à lui demander un prêt important. Pour couvrir les frais de ce long voyage qui devait durer trois mois, il vendit des objets lui appartenant. Il partagea les bénéfices de la vente en deux, attribuant une partie à ses futures dépenses et l'autre à son épouse pour subvenir à ses besoins jusqu'à

son retour. Après trois mois, il arriva enfin à Londres, où il se hâta vers la maison du Baron de Rotschild. Toutefois, à son arrivée, grande fut sa déception lorsqu'il aperçut les dizaines voire les centaines de personnes qui faisaient la queue dans le vaste couloir du palais et passaient à tour de rôle auprès des employés de maison qui leur prodiguaient une demi-pièce d'or ou une pièce entière suivant les besoins. « Que vais-je faire, pensa-t-il, avec une seule et unique pièce, alors que j'en ai besoin de trois mille au moins pour me remettre sur les rails ? » Plongé dans ses pensées, il ne prit même pas garde que ses yeux exprimaient sa peine, laissant couler de chaudes larmes sur ses joues (comme le dit le Sage : les yeux sont les fenêtres du cœur). Les employés aperçurent de loin cet homme à l'allure respectueuse qui se lamentait en silence sur son triste sort. Ils s'approchèrent rapidement de lui et lui dirent : « Nous sommes les employés du Baron et il nous est défendu de donner à chacun plus d'une pièce. Toutefois, écoute notre conseil : reviens la veille de Chabbat vers midi. A ce moment-là, le Baron vient ici pour vérifier les listes de l'argent consacré aux aides. Livre-lui ce qui te pèse sur le cœur. Peut-être trouveras-tu grâce à ses yeux et remplira-t-il ta requête ? »

Le vendredi qui suivit, Rabbi Israël arriva à l'heure annoncée et il réussit effectivement à toucher le cœur du Baron, qui l'invita à partager les repas de Chabbat avec lui.

Durant tous les repas, Rabbi Israël prit place à une table de rois, qu'il agrémenta de paroles de Torah, captant l'attention et réjouissant le cœur de ses auditeurs. Le Baron prit beaucoup de plaisir à l'écouter et lui demanda de revenir dès la sortie du Chabbat. Il avait quelque chose à lui dire.

Le moment venu, lorsqu'ils se trouvèrent tous deux assis ensemble, Rabbi Israël se mit à lui raconter son passé. Il lui confia que lui-même avait été jusqu'à présent très riche, qu'il venait de faire faillite et qu'il avait à présent besoin d'urgence d'un prêt de plusieurs milliers de roubles.

En entendant cela, le Baron lui demanda : « A combien s'élevaient tous tes biens dans les meilleures périodes ? » Le juif réfléchit et évalua que dans les temps les plus fastes, ceux-ci s'élevaient à dix mille roubles. Le Baron se retira quelques instants dans la pièce attenante et en ressortit pour lui remettre la somme colossale de dix mille roubles en présent. Il inscrivit en outre son nom "le Baron Anchel de Rotchild" sur une feuille ainsi que son adresse à Londres. Rabbi Israël n'en croyait pas ses yeux. Il n'avait même pas rêvé obtenir une somme aussi importante. Il ne tarit pas de remerciements et d'éloges pour l'immense générosité de son hôte puis lui exprima son étonnement à propos de la carte de visite qu'il lui avait donnée. « Auriez-vous besoin que je sache votre adresse pour vous remercier par écrit ?, lui demanda-t-il.

- Non, mais je vois que la malchance te poursuit, lui répondit-il. A cause d'elle, tu as fait faillite. Qui sait à présent, après avoir reçu cette grosse somme, si tu ne vas pas la perdre à nouveau ? C'est pourquoi je t'ai donné mon adresse, afin que tu n'aies pas besoin de refaire ce long voyage de trois mois. Il te suffira de m'envoyer ta demande par la poste et puisque nous nous connaissons déjà, je t'enverrai à nouveau dix mille roubles supplémentaires ! »

Cette histoire nous permet de comprendre une explication inédite d'un verset des Téhilim (111, 4) : « *Il a fait un souvenir à Ses merveilles, Hachem est miséricordieux et Il fait grâce.* »

A priori, quel rapport y a-t-il entre le souvenir qu'Il a fait à Ses merveilles et Sa miséricorde ?

D'après ce qui précède, on pourra le comprendre aisément : le Saint-Béni-Soit-Il dit à Ses enfants bien-aimés : « Souvenez-vous des merveilles que J'ai accomplies pour vous au moment où vous êtes sortis d'Egypte, et lorsque vous vous trouverez dans la détresse (à D. ne plaise), rappelez-vous l'adresse à laquelle il faut s'adresser dans de telles circonstances. Adressez-Moi vos prières et

vous réveillerez ainsi en Moi le désir d'accomplir pour vous des miracles et des merveilles ! »

C'est ce qui est dit : « *Il a fait un souvenir à Ses merveilles* », afin qu'on se souvienne des miracles qu'Il a accomplis, car « *Hachem est miséricordieux et Il fait grâce* », Il désire constamment nous prodiguer du bien, ce qu'Il fait en nous rappelant la sortie d'Egypte afin que nous disions Ses louanges.

Le Kedouchat Lévi rapporte le verset de notre Paracha : « *Alors Moché et les Bné Israël chanteront ce cantique* » ainsi que le commentaire de Rachi correspondant qui fait remarquer que le temps employé est le futur ("ils chanteront" au lieu de "ils chantèrent", n.d.t), et l'explique de la manière suivante : « Cela signifie qu'ils avaient confiance qu'un miracle aurait lieu, et Na'hchon (le chef de la tribu de Yéhouda, n.d.t) qui sauta dans la mer accomplit un tel acte car il plaça sa confiance dans les bontés d'Hachem et Ses prodiges. Il était certain qu'Hachem ferait un miracle à Ses enfants bien-aimés et, de fait, il ne craignit nullement de se jeter dans la mer convaincu que les Bné Israël entonneraient ce cantique. C'est également ce que Rachi explique sur le verset : « *La Prophétesse Myriam, sœur d'Aharon, prit un tambourin dans sa main et toutes les femmes sortirent après elle (...)* » : « Les femmes vertueuses de la génération étaient certaines que le Saint-Béni-Soit-Il leur ferait un miracle et elles avaient pris avec elles des tambourins en sortant d'Egypte. » C'est également ce qu'explique Rachi sur le verset où Hachem répondit à Moché : « *Pourquoi cries-tu vers moi* » : « La confiance qu'ils placent en Moi leur vaut d'être délivrés. » Ce qui nous apprend que tout ce miracle fut rendu possible par le mérite de leur Emouna.

Rabbi Ména'hém Mendel de Mérimnov donne une explication tout à fait inédite du sujet de la Manne. Il est en effet écrit : « *Hachem dit à Moché : voici que Je vais faire pleuvoir pour vous le pain du Ciel, le peuple sortira chaque jour le récolter afin que Je l'éprouve s'il va dans la voie de ma Torah ou non.* » (16, 4)

« Dans le Séfer Hayachar de Rabbénou Tam, il est écrit que les plus importantes de toutes les vertus sont la foi et la confiance en D., ce qui signifie : **croire d'une foi parfaite que le Créateur dirige, se préoccupe de chacun et lui donne ce qui lui manque et que personne ne peut toucher à ce qui est réservé à autrui, fût-ce d'un fil. Grâce à cela, il parviendra à la confiance en D., il sera convaincu dans son cœur que tout ce qu'il doit recevoir d'Hachem lui arrivera sans aucun effort.** Et il ne perdra pas son temps à se soucier de quelle manière augmenter ses recettes et s'enrichir, car il aura foi et confiance qu'il n'y peut strictement rien. Il recevra seulement ce qui lui a été décrété du Ciel, ni plus ni moins. » Plus loin, le Rav de Mérimnov continue : « Une fois que seront ancrées dans son cœur la foi et la confiance en D. qui sont deux éléments indissociables l'un de l'autre, il en viendra facilement à accomplir la Mitsva d'aimer son prochain comme soi-même, car il ne jalouera rien de ce qui appartient à autrui. Et même si son prochain est son concurrent par exemple en tant qu'épicier exerçant son commerce tout près de lui, il n'en concevra aucun ressentiment, car il aura ancré sincèrement dans son cœur qu'il ne lui appartient pas d'ajouter ou de diminuer à ce qui lui a été réservé par le Ciel (...). C'est pour cela qu'Hachem leur dit : "*Voici que Je fais pleuvoir pour vous le pain du Ciel*", ce qui signifie : "Je suis Tout-Puissant et pourrais vous faire pleuvoir en une seule fois les besoins de plusieurs jours. Néanmoins, Je ne vous octroie que le nécessaire à un seul jour, comme il est dit : "*Et le peuple sortira chaque jour*", cela afin d'ancrer dans vos cœurs la foi et la confiance en Moi." Et c'est pour cela qu'il est écrit "afin de l'éprouver", ce qui signifie "afin d'éprouver s'il s'attache à comprendre que la course après les affaires ne lui sera d'aucune aide, comme il est dit : "*Ils mesurèrent le Omer. Or, celui qui en avait ramassé plus n'en n'avait pas de trop et celui qui en avait ramassé moins n'en manquait pas.*" (verset 18) Dès lors : « ils iront suivant Ma Torah » et de plus, leur crainte et leur travail spirituel seront intègres et ils accompliront

ainsi toute la Torah. C'est ce qui est écrit : "*Toutes Tes Mitsvot sont Emouna*" (Téhilim 119, 86), car celui qui possède la foi accomplira à coup sûr toutes les Mitsvot comme il se doit. La Emouna est la garantie de l'accomplissement de la Torah ! »

"Arbre, joli arbre !" : l'importance et les propriétés miraculeuses de Tou Bichevat

Les jours qui viennent sont chargés de bénédiction : Tou Bichevat est le jour où des trésors du Ciel se déversent dans le monde, une abondance de "fruits" tant spirituels que matériels. C'est le nouvel an des arbres !

Le Zohar fait remarquer le pluriel de l'expression "nouvel an des arbres", pour suggérer qu'il s'agit également d'un nouvel an et un temps d'abondance pour l'homme, comme il est écrit : « *Car l'homme est comme l'arbre des champs* » (Dévarim 20, 19) et il a une grande influence en ce jour.

Le Targoum Chéni (sur la Méguilat Esther 3) rapporte qu'au moment où Hamane tira au sort les mois les uns après les autres (en cherchant le mois le plus propice pour anéantir le peuple juif), il tomba sur le mois de Chevat, et il dit : « Le premier du mois de Chevat est le nouvel an des arbres (d'après l'opinion de Beth Chamaï), je ne parviendrai pas à anéantir les juifs en ce mois. » Dans son livre Zekher David, Rabbi David Zakoute, le Av Beth Din de Modina, écrit à ce sujet : « Même si nous ne suivons pas l'opinion selon laquelle Roch 'Hodèche Chevat est le nouvel an des arbres (mais seulement le 15 Chevat), néanmoins, on peut quand même en déduire que le nouvel an des arbres possède la propriété miraculeuse d'arrêter les malheurs qui pourraient s'abattre sur le peuple juif. »

En 5676 (1916), une épidémie de typhus éclata à Jérusalem. Cette maladie fut terrible. Elle rendait l'homme tellement faible qu'il finissait par en mourir (que D. préserve). En outre, elle contaminait tous ceux qui avaient été en contact avec un malade. Cette même année, Rabbi David se tenait à Tou Bichevat devant une table somptueusement garnie des meilleurs fruits d'Eretz Israël. Très peu

de participants assistèrent alors à ce 'Tich', du fait que la maladie avait fait de nombreuses victimes. Au milieu de ce repas de fruits, un jeune enfant entra en pleurs dans la synagogue, et il s'approcha du Rabbi en se lamentant amèrement que son père et sa mère étaient tous deux atteints de la terrible maladie et gisaient par terre, souffrants, sans personne pour s'occuper ni prier pour eux. Rabbi David se leva de sa place et se mit à

crier : « Peut-on arrêter ma joie en ce jour ? » Après quoi, il se tourna vers l'enfant et lui mit dans la main un des fruits de sa table en lui ordonnant d'en donner à manger à son père sur l'ordre du Rabbi et de dire à son père et à sa mère en son nom qu'ils mériteront encore de voir sortir de lui des fruits et des fruits de ces fruits. Et de fait, les deux parents guérèrent et méritèrent de voir les petits-fils de ce fils !